

ŒUVRES PHILOSOPHIQUES DE NOVALIS  
TOME II

SEMENCES

DU MÊME AUTEUR  
AUX EDITIONS ALLIA

*Le Brouillon général*  
*Le Monde doit être romantisé*

NOVALIS

SEMENCES

Traduit de l'allemand, annoté et précédé de  
*Fragments et totalité*  
par OLIVIER SCHEFER



EDITIONS ALLIA  
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>  
2004

## FRAGMENTS ET TOTALITÉ

### *Symphilosophie, sympoésie*

APRÈS l'étude "laborieuse" de l'œuvre du premier Fichte, comme il le dit lui-même, le jeune Hardenberg débuta sa "carrière" fulgurante de poète philosophe sous de troublants auspices. Lui qui s'était fiancé secrètement en 1795 avec la jeune Sophie von Kühn, et se promettait une existence, peut-être tranquille, de père de famille, toucha en l'espace de quelques mois l'autre bout de la vie : Sophie s'éteint en mars 1797 dans sa quinzième année, et le frère bien aimé, Erasme, disparaît peu après des suites d'une phtisie. La blessure de Novalis est vive, intense, irrémédiable. C'est une blessure profonde, comme tout ce qui touche intimement à la vie. Car le jeune homme aimait Sophie plus loin qu'elle-même, comme si, depuis le début, il s'était agi d'atteindre en elle la totalité : la philosophie<sup>1</sup>, le monde, le paradis. "Tout objet aimé est le centre d'un paradis", peut-on lire ici. A la même période, Fichte et Schelling entreprennent de réformer la philosophie sur le modèle du savoir scientifique, pour constituer un système du vrai absolu. Les premiers romantiques, de leur côté, renouent avec la culture antique du désir, l'*eros* platonicien, qu'ils inscrivent dans la perspective chrétienne moderne de la libre subjectivité. Quand Fichte exige que la philosophie renonce à son vieux nom "dilettante" d'amour de la sagesse, pour devenir une *Doctrine de la Science*, Novalis note dans ses *Fragments logologiques* : "la philosophie débute par un premier baiser". L'amour, donc, comme prétention universelle et création de liens entre toutes choses, mais aussi l'amitié, la rupture, le divorce, et la maladie, qui est encore une manière d'être au monde : le romantisme est une conscience tragique de l'altérité, hantée par la néces-

1. "Ma discipline préférée s'appelle au fond comme ma fiancée. Elle s'appelle Sophie – La philosophie est l'âme de ma vie et la clef de mon moi le plus intime." (Lettre de Novalis à Friedrich Schlegel du 8 juillet 1796.)

sité de l'autre et par le désespoir que suscite son éloignement infini. Avec un temps d'avance sur la philosophie moderne, Novalis comprend qu'autrui est une part essentielle du sujet. "Je suis toi", écrit-il ici, en passant, et sans s'adresser à personne en particulier.

Il est vrai que sur les onze enfants qui composaient la famille Hardenberg, plusieurs entretenaient des relations privilégiées : notamment Caroline, Friedrich [Novalis], Erasme, Carl, Anton, Sidonie. Chacun prenait une part active aux déboires sentimentaux de l'autre ou, comme ce fut le cas de Novalis avec Erasme, à ses crises d'hypocondrie. "Mon destin est le vôtre, lui écrit justement Novalis. Tout ce qui nous arrive s'entrelace dans une belle totalité. L'esprit de famille relie cette multiplicité en unité. Un pour tous et tous pour un<sup>1</sup>." Mais la "famille" romantique, indirecte et de substitution, s'inventa surtout autour d'un programme théorique et pratique qui dépassait largement le cadre de la sympathie fraternelle, où élevait celle-ci à une hauteur peu commune. Friedrich Schlegel, en songeant sans doute à Novalis, évoque l'"intuition intellectuelle de l'amitié" qui permet à chaque ami de se compléter et de se créer à travers l'autre<sup>2</sup>. Le premier romantisme allemand est donc une aventure aussi bien individuelle que collective, en laquelle le singulier et le communautaire ne cessent de s'entrecroiser et de se nourrir. Nombre d'œuvres de cette période sont ainsi le fruit d'un travail à plusieurs mains, où l'amitié et l'amour tiennent parfois une part égale. August Wilhelm Schlegel publie en 1799 un dialogue sur la peinture, intitulé *Les tableaux*, en compagnie de sa femme Caroline (la future Madame Schelling). Wackenroder, quant à lui, participe à la rédaction du plan des *Franz Sternbalds Wanderungen* de Ludwig Tieck, et ce dernier rédige plusieurs chapitres des *Fantaisies sur l'art* du même Wackenroder, publiées en 1799. Un texte majeur comme les *Veilles* paraît en 1804 sous le pseudonyme Bonaventura, et

1. Lettre du 12 novembre 1795.

2. Friedrich Schlegel, *Fragments*, trad. Charles Le Blanc, Paris, José Corti, 1996, p. 188.

l'on ignore toujours l'identité exacte de son auteur. Jean Paul prolonge à sa façon cette confusion des identités, en mettant parfois en scène dans ses romans, manière de brouiller les frontières entre le moi réel et les personnages de fiction. Ces diverses pratiques de l'échange trouvent leur véritable lieu de naissance dans la revue fondée à Berlin en 1798 par les frères Schlegel, l'*Athenäum*. Contrairement aux *Propylées* de Goethe, aux *Heures* de Schiller, ou encore au *Lycée des beaux-arts* de Reichardt, l'*Athenäum* poursuivait une ambition clairement révolutionnaire, puisqu'il s'agissait d'inaugurer une nouvelle époque de la littérature mondiale, en proposant d'unir la poésie et la philosophie, l'artiste et le critique, mais aussi l'Antiquité et la modernité. De sorte que le programme romantique se présentait dans ses grandes lignes comme l'invention d'une "nouvelle mythologie" ou d'une "nouvelle religion". Au cœur de ce vaste projet, la volonté de *symphilosopher* et de *sympoétiser*, de penser et d'écrire à plusieurs, occupait une place centrale. Novalis adressa ainsi aux Schlegel le futur manuscrit de son *Pollen*, en s'en remettant à leur jugement critique. Friedrich supprima quelques passages, réaménagea la disposition de certains textes, ajoutant à l'occasion ses propres fragments. L'ensemble sera signé Novalis (un pseudonyme, ne l'oublions pas). Inversement, quand Friedrich publia les *Fragments*, en 1798, dans la seconde livraison de l'*Athenäum*, il reprit quelques passages du *Pollen*. Ces *Fragments* qui ne furent pas signés résultaient d'un assemblage hétéroclite de textes dus à Friedrich et August Wilhelm Schlegel, à Novalis et au prêtre et philosophe Schleiermacher. N'allons pas croire que cette écriture plurielle, pratiquée par le Surréalisme en ses meilleures heures, fut synonyme d'entente parfaite et de belle harmonie. Friedrich Schlegel, esprit ombrageux et orgueilleux, le comprit quand il notait : "Les philosophes qui ne s'exècrent pas ne sont habituellement unis que par la sympathie, et non par la symphilosophie<sup>1</sup>." Et l'on se reportera ici même aux critiques assez blessantes que Novalis adressa à Fr. Schlegel, dans une

1. Friedrich Schlegel, *Fragments*, *op. cit.*, p. 147.

lettre du 12 mars 1797, mais aussi à ses annotations lapidaires et sans appel de plusieurs fragments de l'*Athenäum* écrits par Friedrich. L'exercice d'une pensée et d'une création collective n'excluait pas les divergences, les divisions et les tensions. Il les exacerbait plutôt, en relançant chaque fois l'exigence de l'*utopie communautaire*, tout en s'appuyant sur le mystère de cette "synorganisation" et "synévolution" dont Novalis déclare à Fr. Schlegel avoir découvert l'existence au moment de son projet d'écriture d'une nouvelle Bible, que chacun rêve de son côté<sup>1</sup>. Le premier romantisme allemand accorde ainsi une place essentielle à l'*intersubjectivité*, au *sensus communis* kantien. La *symphilosophie* et la *sympoésie* sont donc bien plus que le rassemblement d'amis éclairés autour d'un projet commun : il s'agit de faire de la *communication* et des *échanges* des questions philosophiques et esthétiques à part entière, inaugurant par là même le régime moderne et contemporain de la création collective.

#### *Communauté et œuvre d'art totale*

La communauté romantique des amis, à la fois rêve et réalité, se présente comme l'une des incarnations possibles de l'unité synthétique des opposés, à laquelle aspiraient ses représentants. En se donnant pour tâche d'unir l'idéal et le réel au sein d'une nouvelle communauté, les romantiques en viennent à valoriser des formes propices à la circulation des idées : écriture fragmentaire, dialogues, revues, journaux, fulgurances du *Witz*. L'objectif est en somme de représenter le déploiement de cette unité à l'intérieur du champ politique, autrement dit, au sein d'une communauté que Novalis voulait tout à la fois unitaire et plurielle, articulant l'instance monarchique (le Roi) à l'exigence démocratique (le peuple), comme le disent plusieurs fragments politiques de *Foi et amour*. La figure romantique du *génie* cristallise à elle seule cette double aspiration. Reprenant à Kant quelques traits essentiels de son analyse de la produc-

1. Lettre de Novalis à Friedrich Schlegel du 7 novembre 1798.

tion géniale (libre, originale, exemplaire), les romantiques surmontent la séparation qui demeure chez lui entre le génie artistique et l'homme du commun. Pour ce romantisme, tout homme est potentiellement génie, toute pensée est créatrice d'elle-même et de ses objets, aussi toute connaissance est-elle profondément *poétique*. Nous sommes donc bien loin de l'imagerie d'une génialité romantique réservée à une seule élite. C'est dire aussi que le cogito romantique est infiniment plural, que la singularité est en elle-même universelle. "Chaque personne est le germe d'un *génie infini*. Elle peut être décomposée en plusieurs personnes, sans cesser pour autant d'être une<sup>1</sup>." Cet art synthétique du génie, un et pluriel, porte en son sein le rêve d'une œuvre *collective*, brouillant les frontières entre les identités morcelées, qui est à l'origine de l'utopie esthétique-politique du *Gesamtkunstwerk* (l'œuvre d'art totale) dont Wagner affirmera qu'elle doit être le fait d'un "peuple artiste". "Une toute nouvelle époque, prophétise Friedrich Schlegel, commencerait peut-être dans les sciences et les arts si la symphilosophie et la sympoésie se généralisaient et s'intériorisaient au point qu'il ne soit plus rare de voir une œuvre commune élaborée par plusieurs natures se complétant mutuellement<sup>2</sup>." En ayant sans doute à l'esprit l'aventure de l'*Athenäum*, Novalis imagina le déploiement de cette utopie sous la forme éphémère et variée du journal. "Les journaux sont à proprement parler déjà des livres faits *en communs*. L'écriture en société est un symptôme intéressant – qui fait encore pressentir un grand développement de l'écriture. Peut-être qu'un jour, on écrira, on pensera et l'on agira en *masse* – Des communautés entières, des nations mêmes entreprendront une œuvre<sup>3</sup>". Cette "globalisation",

1. Novalis, *Le Brouillon général*, trad. Olivier Schefer, Paris, Allia, 2000, n° 63, p. 32. Sur cette question, voir aussi notre article, "Intersubjectivité romantique et création collective", revue *Plastik*, n° 4, Paris, Presses de la Sorbonne, autonome 2004.

2. Fragment n° 125 de l'*Athenäum*, in *l'Absolu littéraire*, trad. Ph. Lacoue-Labarthe, Jean-Luc Nancy et Anne-Marie Lang, Paris, Seuil, 1978, p. 114-115.

3. Ici même, *infra*. n° 465 p. 242-243.

ou “massification” de l’écriture, qui suppose la suppression des individualités dans un grand corps mystique réuni, ne fut pas accomplie par les romantiques. Leur pratique du fragment *délibéré* indique assez que le tout homogène et architectonique, le grand tout, l’*Hen Kai Pan*, fait constamment défaut : la *totalité* romantique se présente comme un chaos de possibles, une infinité de forces hétérogènes et mobiles. Une telle *Weltanschauung* suppose que soit abandonné le modèle unique et *a fortiori* systématique du savoir, comme le notait déjà Antoine Berman dans *L’épreuve de l’étranger*. Un fragment tardif de Novalis suggère fortement la nécessité de l’implication mutuelle des êtres et des savoirs : “Aucune force et aucun phénomène de la nature ne peuvent être expliqués isolément – par exemple, la pesanteur. Toutes les forces sont ce qu’elles sont – par des distributions en chaînes. L’une est ce qu’est l’autre – et est modifiée de façon différente, uniquement d’après sa position et son voisinage.” Aussi se gardera-t-on de tenir le romantisme pour le moment fondateur, et exclusif d’autres possibilités, d’une modernité vouée au culte littéraire de sa propre essence. Sciences, poésie, philosophie, religion, politique, tous les champs du savoir et de la pratique sont ici mélangés, échangés et combinés sans relâche ; manière de désenclaver la pensée, tout en résistant au mythe heideggerien de la “pureté” de l’Être et à la tentation d’un repli de l’art sur lui-même. “Rien de plus poétique, écrit Novalis dans l’un de ses derniers fragments, que tous les passages et les mélanges hétérogènes.”

### *L’œuvre fragmentaire*

Mais pourquoi le fragment, si seul le Tout fait sens ? Par défaut, impuissance ou par un coup tragique du destin qui condamne les modernes à ne voir le monde que par le plus petit bout de la lorgnette ? Assurément frappante est cette ambition de totalité dont fait état Novalis à travers tous ses manuscrits, et à laquelle il donnera plusieurs appellations : annoncer une “religion de l’univers visible”, suivre une “grande idée qui doit tout changer”, ou encore écrire un

“roman de la réconciliation” entre l’Orient et l’Occident (que devait être, entre autres, son *Heinrich*)... A l’en croire, il n’aspire qu’au calme et à lente germination de son moi (“Je ne veux pas me précipiter, et veux accomplir lentement une seule chose afin d’apprendre à m’accomplir moi-même”, écrit-il à Fr. Schlegel en mai 1797)<sup>1</sup>. Mais sa pensée se précipite et Novalis, à l’évidence, ignore la “patience du concept” hégélien. Pour autant, l’écriture des fragments excède, et de loin, la simple figure d’un style romantique, passionné, nerveux et hachuré. La volonté d’écrire, de penser et d’œuvrer sous forme fragmentaire n’est en effet pas étrangère à l’ambition romantique de totalité. Car si le fragment diffère de la simple note de lecture jetée fébrilement sur le papier (mise en œuvre par Novalis dans ses études sur Kant et Hemsterhuis), comme de l’aphorisme autonome, il ne relève pas non plus d’une “déconstruction” du tout, d’une haine pure et simple du systématique. “C’est comme fragment, dit-il dans ses *Fragments logologiques*, que l’imparfait apparaît encore le plus supportable – et ainsi ce mode de communication est à recommander à celui qui n’est pas encore prêt pour le tout – et qui a pourtant fourni de remarquables vues singulières.” Le fragment comme étape transitoire, avant la pleine prise de conscience de soi de la totalité ? Les penseurs du système glorieux l’ont sans doute cru. Les romantiques, qui nous parlent depuis le “gouffre incommensurable” entre la nature et la liberté, évoqué par Kant dans la *Critique de la faculté de juger*, sont quant à eux vissés au fragment, comme nous le sommes à un monde éclaté et inquiétant. Fr. Schlegel n’hésite pas à parler d’un “système de fragments”, dont les divers recueils parus dans sa revue constituent autant d’ébauches et de sections. Et sans doute, n’y avait-il pas de meilleure façon de penser la plénitude du chaos, sur lequel aucun point de vue absolu ne saurait faire autorité, que de multiplier les aperçus fragmentaires.

Crise et mutilation, le fragment est aussi le dernier espoir romantique, qui catalyse toutes les puissances de l’imagina-

1. Voir *infra* notre traduction de cette lettre.

tion et de la vie. Avec un sentiment d'horreur et de fascination, Porbus et Poussin, les deux protagonistes du *Chef-d'œuvre inconnu* de Balzac, découvrent dans le chaos pictural que leur présente Frenhofer, un "pied délicieux, un pied vivant", "fragment échappé à une incroyable, à une lente et progressive destruction". Car le reste est *totalité*, dès lors qu'il est un individu organique. Tel le fragment hérisson de Schlegel, microcosme de l'œuvre accomplie, ou encore le serpent auquel Baudelaire compare l'ensemble de ses petits poèmes en prose, *Le Spleen de Paris*, dans sa dédicace adressée à Arsène Houssaye: "Enlevez une vertèbre, et les deux morceaux de cette tortueuse fantaisie se rejoindront sans peine. Hachez-la en nombreux fragments, et vous verrez que chacun peut exister à part. Dans l'espérance que quelques-uns de ces tronçons seront assez vivants pour vous plaire et vous amuser, j'ose vous dédier le serpent tout entier." Qu'on pense aussi à ces fragments de mains sculptées par Rodin, dont Rilke rappelle dans un texte de 1903 qu'ils composent des univers vivants, sans être reliés à aucun corps.

Dans sa *Poétique*, Aristote estime que la beauté est comparable à un "bel animal", mesuré et ordonné, qui ne doit être ni extrêmement petit ni extrêmement grand<sup>1</sup>. Le fragment moderne s'invente entre ces deux pôles, étant alternativement et paradoxalement, le sens (organique) du minuscule et du colossal. Toute production actuelle, si importante soit-elle, n'est que le fragment d'une œuvre future, tel le groupe sculpté du *Laocoon*, dans lequel Novalis voit le "membre d'une série", la partie d'un art total à inventer. En somme, s'ils rêvent d'œuvres microcosmiques (la vignette, le conte), les romantiques (Runge, Hugo) aspirent en même temps à produire un art illimité, si vaste qu'aucune forme ne saurait le contenir, tel ce "roman colossal de la vie" dans lequel, écrit Novalis dans son *Brouillon général*, "nous vivons *en grand et en petit*."

OLIVIER SCHEFER

1. Aristote, *Poétique*, 1451 a.

## AVERTISSEMENT

Editions allemandes utilisées :

*Novalis Schriften, Historische und Kritische Ausgabe* (signalé en notes HKA), 11, *das philosophische Werke*, 1, 1965, Stuttgart, Kohlhammer, Paul Kluckhohn et Richard Samuel.

HKA., IV, *Tagebücher, Briefwechsel, Zeitgenössischen Zeugnisse*, 1975.

Pour l'établissement des notes de références, nous avons également consulté l'édition Hanser, *Novalis, Bd. 3, Kommentar von Hans Jürgen Balmes*, Carl Hanser Verlag, Munich, 1987.

Signes utilisés :

< > quand le fragment est barré ou raturé sur le manuscrit original.

[ ] pour indiquer les ajouts des éditeurs quand se trouve une lacune ou un mot illisible dans le texte original.

Les parenthèses ( ) sont de Novalis.

\* Un astérisque avant le fragment désigne un passage souligné par Novalis.

Les mots en français dans le texte sont en italique et suivis de deux astérisques\*\*.

Les passages reproduits dans un corps inférieur sont des extraits de textes traduits ou étudiés par Novalis. Ses remarques apparaissent toujours dans un corps supérieur.

Tous les fragments, sauf indication contraire, ont été numérotés par les éditeurs allemands.

Nous conservons, dans la mesure du possible, les nombreux tirets que Novalis utilise souvent dans ses manuscrits posthumes comme autant de signes de ponctuation (points, virgules...).

Je remercie Jean-Claude Lebensztejn, qui m'a fait l'amitié de relire ce manuscrit.

SIX LETTRES DE NOVALIS  
A FRIEDRICH ET AUGUST WILHELM  
SCHLEGEL

A FRIEDRICH SCHLEGEL

Tennstedt, 3 mai 1797

J'ai bien reçu ta dernière lettre avec le livre. Cette fois-ci, je ne te le renvoie pas tout de suite – je renouvelle plutôt ma demande concernant *Agnès*<sup>1</sup> et des choses neuves, en particulier *de toi*. Je ne souhaite pas garder cela trop longtemps et dans deux trois jours, je te renvoie le tout par voie postale – Ici je n'ai vraiment rien, et il y a des moments où j'ai besoin d'une distraction plaisante et stimulante. Pourtant, je ne suis pas inactif – je m'approche à présent d'un autre versant de mon ancien but et je ne pense pas rester au calme et me reposer avant de l'avoir atteint. On ne peut pas concevoir beaucoup de choses directement, et l'on fait bien d'aborder les choses sous un autre angle, car ainsi l'on s'en approche de manière imprévue. Dans quatre semaines, je viendrais sûrement pour quelques jours à Iéna sur le chemin du retour – j'espère te montrer à cette occasion tout ce que j'ai fait. Je ne veux pas me précipiter, et veux accomplir une seule chose lentement afin d'apprendre à m'accomplir moi-même. Je vis ici de manière très heureuse, car tout est calme autour de moi et mon sanctuaire n'est pas loin<sup>2</sup>.

La philosophie de la nature de Schelling trouve en moi un lecteur très curieux<sup>3</sup>. Ta recension du *Journal* de Niethammer<sup>4</sup> a le défaut habituel de tes écrits – elle stimule sans contenter – elle s'arrête au moment même où nous sommes saisis par le meilleur – allusions – promesses sans nombre – bref, on ressort de la lecture comme de l'audition d'une belle musique qui semble avoir éveillé maintes choses en nous, et disparaît à la fin sans rien laisser de stable. Tes écrits ont suffisamment d'yeux – de passages lumineux, spi-

1. Les notes commencent en page 299.